BULLETIN DE LIAISON DE L'AMICALE DU M.R.P. – 21, rue Saint-Augustin PARIS 2e – Téléphone : 42,96,02,20

ISSN 0753 - 8707

Prix: 5 F.

ROBERT SCHUMAN AU PANTHEON?

Henri BEYER Ancien directeur du cabinet de Robert Schuman.

Au cours de septembre dernier, le président de la République a suggéré le transfert au Panthéon des deux "pères" historiques de l'Europe Jean MONNET et Robert SCHUMAN.

Certes ce suprême honneur de notre République est flatteur autant pour ces deux hommes que pour leur "Grand' Oeuvre" et a été ressenti favorablement par beaucoup d'Européens sincères. Mais pour certains, en ce qui concerne Robert SCHUMAN ce grand solitaire et par toute sa vie ce témoin de la plus profonde humilité chrétienne, un point d'interrogation se pose sur l'opportunité de ce geste.

Il y a donc débat, et nous avons demandé à l'un de ses amis de toujours, son dernier directeur de cabinet Henri BEYER quelle était sa réaction.

Il a bien voulu nous la livrer dans le texte ci-dessous et nous l'en remercions.

ח ח

SOMMAIRE

Page 1 : Robert SCHMAN au Panthéon?

Pages 2 : L'Abbé Albert GAU reçoit la et 3 Médaille des Justes

Pages 4, : L'oppinion du père DUBOIS,

5,6,7 Dominicain, sur les «Para-

et 8 doxes et Mystètes d'Israel»

Page 9: Un nouveau livre du premier Président du M.R.P. — Motion sur les manipulations génétiques

Page 10 : L'objectif demeure : «Construire l'Europe politique» —
Pierre Mehaignerie, enfin !

Pages 11: La Tsar war soviétique contre et 12 la star war américaine, avance soviétique dans la guerre des étoiles Connaissant Robert Schuman depuis mon enfance et l'ayant suivi jusqu'à son dernier jour, je crois pouvoir affirmer en toute conscience que si la question d'une éventuelle sépulture au Panthéon lui avait été posée sa réponse eût été catégoriquement négative.

Sans doute aurait-il été sensible aux intentions flatteuses manifestées par ce projet et tendant à reconnaître, à honorer les mérites de l'homme d'Etat qui, avec la réconciliation franco-allemande et la communauté du charbon et de l'acier, a été l'instigateur d'une politique nouvelle fondée sur la construction de l'Europe unie. Mais ni cette reconnaissance, ni cet honneur n'auraient pu être de nature à entamer l'opposition fondamentale née de ses

convictions religieuses et de son attachement à la Lorraine.

Ce serait méconnaître la personnalité du Président que de dissocier son activité politique de ses convictions religieuses. Après avoir songé à la prêtrise il s'était engagé dans la vie politique pour faire le bien; comme dans un sacerdoce. De son goût de la solitude, de la méditation, de sa puissance de concentration il tirait l'énergie nécessaire à son action.

Il affrontait les moments difficiles, voire dramatiques, de sa mission avec la sérénité que lui donnait sa confiance dans les desseins de la Providence. L'homme politique s'identifiait au croyant. Jamais il n'aurait transigé sur ses principes religieux.

Reposer en terre bénie, dans un lieu de recueillement, de prière, de rencontre entre les chrétiens, tous unis dans l'espérance de la Communion des Saints, s'inscrivait de toute évidence dans la volonté et les aspirations religieuses de Robert Schuman. En choisissant, comme lieu de sa sépulture l'émouvante chapelle des Templiers, à quelques pas de la maison où il a vécu, il nous a semblé, au regretté Joseph SCHAFF et à moi-même, que nous allions au devant du vœu même du Président. Régulièrement aux jours anniversaires, autour de la modeste dalle, ses amis se recueillent à la messe du souvenir. On est loin de la nécropole glacée et sans âme du Panthéon.

(suite page 2)

ROBERT SCHUMAN AU PANTHEON?

(suite de la page 1)

7

Durant plus de quarante ans, les Lorrains ont élu Robert Schuman pour les représenter au Parlement. Ils avaient reconnu en lui les plus belles qualités des hommes de leur terroir. Sa modestie, sa disponibilité, sa compétence et son intégrité avaient gagné leur confiance et leur sympathie. A cette confiance, à cette sympathie, s'ajoutaient la fierté et l'admiration lorsque leur député accéda aux plus hautes responsabilités de l'État, pour v acquérir une renommée internationale. Il faut avoir été témoin de l'enthousiasme des Mosellans, lorqu'en novembre 1944, à la libération, Robert Schuman revint au pays, après avoir connu les prisons nazies et la clandestinité, pour comprendre le prix qu'ils attachaient à la présence de leur député.

Il faut se souvenir aussi qu'aux jours sombres de 1940, après l'armistice, Robert Schuman déclina les fonctions ministérielles pour lesquelles il était sollicité, déclarant : «Ma place est à Metz parmi mes concitoyens». Il est bien évident qu'aujourd'hui encore, la place de Robert Schuman reste en Lorraine : Les Lorrains ne comprendraient pas son départ, fusse pour le Panthéon. Robert Schuman ne l'aurait pas voulu.

Et les visiteurs de tous les pays continueront à venir en pélerinage à Scy-Chazelles se conforter dans leur foi européenne, visitant la maison où a vécu «le père de l'Europe», pour franchir ensuite les quelques pas qui les séparent de la chapelle des Templiers, et se recueillir avec émotion devant la

dalle sous laquelle repose le Président

Robert Schuman.

Pélerinage en Israel

L'ABBÉ ALBERT GAU REÇOIT LA MÉDAILLE DES JUSTES*

Le dimanche 13 septembre, le groupe parlementaire de spiritualité avait réuni tous ses membres autour de notre ami l'abbé GAU qui, en raison de son action courageuse au cours de la deuxième guerre mondiale, fut désigné par les autorités israëliennes pour planter un caroubier dans l'allée des Justes, vaste esplanade où des Résistants de nombreux pays firent avant notre ami le même geste.

Cet endroit de Jérusalem appelé YAD VASHEM est un haut-lieu puisque s'y trouve le mémorial de l'Holocauste où brûle sans cesse la flamme du souvenir à la clarté de laquelle on peut déchiffrer les vingt noms des camps nazis gravés sur un dallage qui recouvre les cendres du Martyr Inconnu.

Au début de la cérémonie, l'abbé GAU est invité à ranimer la flamme. Il est accompagné d'un autre membre de notre groupe, Pierre MADAULE, conseiller économique, qui fut déporté.

Un chantre israëlien entonna une mélopée aux consonances douloureuses et le président du département des Justes évoqua le souvenir de l'Holocauste qui coûta la vie à 6 millions de Juifs. La cérémonie, sous cette voûte sombre aux lignes très modernes, fut d'une émouvante sobriété.

Ensuite, les participants où l'on remarquait, outre notre groupe, d'importantes personnalités israëliennes, assistèrent à la plantation et à l'arrosage de l'arbre par l'abbé GAU dans l'allée des Justes. Un autre arbre fut planté en l'honneur d'un résistant français, Monsieur MATINIER, mort en déportation.

L'abbé GAU était aumônier du Carmel et du Lycée de Carcassonne pendant la dernière guerre. Un jour, il reçut la visite d'une juive lui demandant s'il pouvait faire quelque chose pour des enfants israëlites menacés d'arrestation. Une fois la filière constituée, il s'employa à placer de nombreux enfants dans des familles, à les cacher, à leur délivrer des certificats de baptême, bref à les sauver. Il dut cependant se cacher à son tour pour éviter l'arrestation. Avec grande modestie, il

nous déclara qu'il n'avait fait que son devoir. La médaille des Justes qui lui fut remise fut saluée par toute l'assistance debout.

Après l'allocution pleine de finesse prononcée par M. Théo KLEIN, président en France des associations Israëlites, l'abbé GAU s'exprima dans les termes suivants:

"Devant ce mémorial aux martyrs, notre conscience d'homme s'interroge: Comment ces horreurs ont elles pu exister? La grandeur du peuple Juif est d'être resté au premier rang de ceux qui ont supporté le choc de l'odieux racisme. En 1940, Jacob Kaplan, grand rabbin du consistoire central. écrivait : "En dépit de sa faiblesse numérique, de l'inégalité considérable de la lutte et des traitements odieux qui lui sont infligés, Isarël tient et il tiendra autant qu'il le faudra. Il regarde l'avenir. Il sait que le triomphe des violents n'a qu'un temps. Sa foi religieuse et son expérience historique le lui ont appris. Inlassablement, il affirme: "Au delà de la race, il y a l'humanité, au dessus de la force, il y a le Droit, au dessus de la matière il y a l'esprit, au dessus de l'homme il y a Dieu".

Comment ne pas faire nôtres ces paroles ?

La solitude règne ici, comme elle règne à Auschwitz. C'est une solitude toute peuplée d'ombres de millions et de millions de déportés exterminés.

C'est la solitude, hier, dans le grand silence des lâchetés du monde. C'était le silence de ceux qui pouvaient agir et qui n'ont rien entrepris d'efficace pour mettre un terme aux hécatombes perpétrées, jour et nuit. Des préjugés trop admis et enracinés depuis deux millénaires ont permis un mépris, et tout mépris finit par l'extermination. Des mises au point récentes ont été faites; leur diffusion est restée trop limitée. En France, nous avons connu les lâchetés, sous le couvert de «L'obéissance au Pouvoir Public». Que de ravages, hélas!

«Pardonne, mais n'oublie pas» lisons nous sur le monument aux martyrs. Ils sont de vrais martyrs. Chacun de nous doit être alerté, en permanence, sur la



Je souhaite qu'elle soit une manière de demander pardon à Dieu pour toutes les lâchetés et erreurs commises au cours d'une trop longue histoire.

J'emprunte ces paroles à Chris- ... tian Bourgeois :

«Je me tourne vers toi, Peuple de Dieu et j'ose te dire : Tu n'as rien à proposer à notre monde païen, que ta fidélité à la Parole de Dieu et la longue histoire, jamais close, de ton martyre. Peuple que l'on dit dominateur, mais qui est à la fois si fragile et si fort, au point de survivre à tous les peuples : peuple perpétuellement désigné du doigt parce qu'il gêne les peuples moribonds et les âmes vides; peuple qui a horreur du sang versé et sur qui ruisselle depuis 20 siècles le sang de ses propres enfants; poursuis ta route cahoteuse, ne nous manque pas, car sans toi, notre boussole deviendrait folle. Peuple de Jésus, je t'aime» Nous t'aimons.

*L'abbé GAU a été député M.R.P. de l'Aude du 21 octobre 1945 au 2 janvier 1956

menace que fait peser toute propagande, même déguisée, comme le faisait **Hitler**, en faveur du racisme, par l'exploitation systématique de toutes les déficiences de la société, afin de prendre le Pouvoir.

Le Retour de ces monstrueux forfaits est toujours possible. Sachons dépister et combattre les artisans de cette idéologie barbare. Ne laissons pas se développer des campagnes mensongères de rejet et de discrimination raciale. Nous savons comment cela commence et comment cela finit.

Pratiquons cette «Union dans la différence» si chère à Théo Klein. Il faut que l'humanité soit pénétrée de cet esprit de tolérance et de respect mutuel, si nous voulons faire naître un monde vraiment nouveau.

- Si hallucinantes que furent les atrocités nazies, il faut les connaître et demander aux jeunes de les méditer, car c'est de nous mêmes qu'il s'agit. Leur sort aurait pu devenir celui de tous les hommes libres si, finalement, Hitler n'avait pas connu une défaite retentissante. Unissons nous donc dans nos différences, pour préparer ensemble par la paix et la justice, l'avènement d'un monde libre et fraternel, celui dont l'espoir a soutenu l'élan de tous nos martyrs.

Au moment ou les peuples se demandent si l'humanité n'est pas à la veille de se déruire, il faut que le sens humain, le sens Ethique, se développent à la mesure des forces effrayantes dont l'homme est devenu le maitre.

Toutes ces valeurs, le Judaïsme les honore. C'est sur le mot «Shalom» (paix) que se termine la bénédiction sacerdotale que les prêtres prononçaient jadis, chaque jour, dans le temple de Jérusalem, et qui fait partie des services religieux quotidiens, célébrés dans les synagogues.

Juis et Chrétiens, restons les fils de la même alliance. N'oublions pas que le commandement «Tu aimeras ton prochain comme toi même» se trouve dans la loi de Moïse. Mettons de plus en plus en commun ces valeurs éternelles. Je voudrais terminer en invitant mes nombreux amis chrétiens venus ici en pèlerinage, à une prière commune.

AMIS DÉCÉDES

E'S

Léon AYMONIER ...(Neuilly s/ Seine)
Robert DANKAERT (Armentières)
Raymond DEGROISE (Colombes)
François DELAPLANCHE (Paris 6°)
Roger FARAUT (Paris 4°)
Marcel FOUCRON (Angers)
René GENTIL ... (Le Perreux s/ Marne)
Yves GOUNY (Le Perreux s/ Marne)
Madeleine LEBOUC (La Garenne-C.)
Jean MONTAZEL (Paris 15°)
Paul POLLET (Suresnes)
Jean TOLON (Lyon)
Pierre WEIL (Paris 13°)

L'OPINION DU PERE DUBOIS, DOMINICAIN, SUR LES "PARADOXES ET MYSTERES D'ISRAEL"

Lors de leur séjour à Jérusalem, les membres du groupe de spiritualité eurent le bonheur d'entendre une conférence du Père DUBOIS, dominicain, installé depuis près de 25 ans en Isarël et qui connaît le mieux la mentalité d'un peuple qu'il aime.

Nous donnons ci-après deux extraits de sa conférence, l'un sur la relation « religion-nation » en Israël, l'autre sur le choix d'Israël, terre élue par Dieu.

PEUPLE ET RELIGION

De ces trois couples, Religion-Nation, Israël-Diaspora, Particulier Universel, il est clair que le plus fondamental, le plus proche de l'essence même du judaïsme, est le binôme religion-nation. C'est aussi celui qui est le moins facilement compris par les chrétiens, celui qui prête le plus aux malentendus tant les mots qui l'expriment sont lourds d'ambiguïté. Le trait caractéristique du judaïsme est en effet que religion et nation s'y rencontrent non comme dans la synthèse ou la composition de deux éléments mais comme les deux pôles d'une unique réalité, deux pôles qui s'appellent et s'intègrent mutuellement dans une unité organique tout à fait originale. Peuple à vocation religieuse, religion à base nationale, pour comprendre l'identité juive, quelle qu'elle soit, il faut tenir ensemble les deux dimensions.

Pour éclairer quelque peu, en la rendant plus proche de l'expérience, cette complexité paradoxale, il est possible de l'illustrer en recourant à quelques exemples typiques.

Ainsi, quand Golda Meir ou Isaac Rabin, au Parlement d'Israël, l'ambassadeur Haim Herzog, à la tribune de Nations Unies, citent la Bible dans leurs discours politiques, ils ne font pas pour autant un sermon! Ils ne prêchent pas, ils se réfèrent à la Bible comme à leur trésor historique et culturel, à la manière dont Georges Pompidou citait Chateaubriand ou Rousseau et Wilson, Shakespeare ou T.S. Eliot. De l'autre côté, quand à la Synagogue les rabbins et les Juifs religieux évoquent, dans les dix-huit bénédictions par exemple, le lien du peuple d'Israël avec la cité de Jérusalem, ils ne font pas de politique, ils prient. Action de grâces ou intercession d'un peuple s'adressant à son Dieu.

Il m'arrive parfois, lorsque je parle à des chrétiens français, de recourir à un exemple plus caricatural (mais, par leur simplisme même, les caricatures sont parfois plus fidèles que les instantanés les plus exacts!) Pour leur faire comprendre la signification, complexe et multiple, de ce haut-lieu qu'est, pour l'âme juive, le mur occidental, je les invite à imaginer un lieu qui serait à la fois l'ossuaire de Douaumont, la tombe du soldat inconnu sous l'arc de triomphe de l'Etoile, et la Grotte de Lourdes! L'héroïque et l'historique, le national et le religieux, tout ensemble. Chacun y apportant le dosage de sa propre expérience, de sa propre conscien e, bref de sa propre perception d'identité.

C'est sans doute un regard d'ensemble sur l'histoire du peuple juif qui peut aider le mieux à percevoir de plus près le secret de cette unité paradoxale. Le destin juif apparaît en effet comme une perpétuelle oscillation entre les deux pôles, religieux et national, de son unique identité.

A travers toute la Bible, d'abord, depuis Abraham et Moïse, Israël a conscience d'être le peuple de la promesse et de l'alliance, une nation messianique, réalité sociale qui trouve son principe d'unité dans une même voca-

tion religieuse; être fidèle à la Loi donnée par Dieu, attendre et préparer la venue du Messie. A cet égard, on peut dire que pour David, roi d'Israël, c'est dans un même élan de foi qu'il adorait le Seigneur comme Dieu d'Israël et qu'il gouvernait son peuple comme peuple de Dieu. Nation religieuse; religion nationale. Tel était le rôle et la raison d'être d'Israël, devant Dieu, parmi les nations.

Depuis la destruction du second Temple, cette unité a été brisée. Le peuple juif a perdu sa patrie et le centre de sa vie. L'histoire montre comment, depuis la dispersion, c'est-à-dire depuis deux millénaires. Israël oscille entre les deux pôles de sa réalité spirituelle, religion, nation. Exilé, dispersé loin de la terre qui était sa patrie, c'est dans sa tradition religieuse qu'Israël a trouvé son principe de permanence et de cohésion. C'est par la fidélité à sa dimension religieuse qu'Israël a sauvé son intégrité de nation. Les Gentils l'ont enfermé localement et socialement dans le Ghetto, lui s'est fortifié et barricadé dans le Talmud. «Etablis une haie autour de la Torah», dit un texte des Pirqé Aboth, les sentences des Anciens, un des classiques de la sagesse juive.

Cette insistance sur le pôle religieux s'est encore accentuée durant la période d'assimilation qui a suivi l'Aufklärung et la Révolution française. Après la Déclaration des Droits de l'homme, le Grand Sanhédrin de Napoléon, les révolutions de 1848, l'idéal de tout Juif cultivé et émancipé devint alors d'être intégré à la nation sur le territoire de laquelle il entendait jouir des droits de citoven à part entière. Quant à sauvegarder son essence juive, cela dépendait de sa fidélité à la dimension proprement religieuse du judaïsme. C'est alors qu'on vit apparaître en Europe le citoyen prussien de confession mosaïque, le citoyen français de religion israëlite

En fait, l'assimilation ainsi réalisé au détriment de l'élément proprement

16.00 40

national du Judaïsme n'a pas empêché l'antisémitisme. Il faudrait presque dire : au contraire. C'est ce qui a frappé Théodor Herzl lorsque, correspondant à Paris d'un journal viennois, il fut témoin de l'affaire Dreyfus. Nous avons appris, depuis, à quels excès peut aboutir un antisémitisme pseudo-scientifique dans les pays où les Juifs paraissent les plus assimilés! C'est ainsi que Théodor Herzl en est venu à rêver à la création d'un «Etat Juif», pour rassembler enfin, sur une terre qui serait bien à eux, ces éternels persécutés.

Ceci nous mène à l'étape contemporaine de cette longue histoire, celle qui commence avec le Sionisme et se continue dans l'existence de l'Etat d'Israël. Par les malentendus qu'elles révèlent, malentendus où il est clair que la mauvaise foi y trouve son compte - les récentes condamnations du Sionisme, assimilé à une forme de racisme, suffiraient à montrer que le paradoxe demeure. C'est toujours la même ambivalence, la même tension et la même oscillation entre la dimension religieuse et la dimension nationale.

Il est important de souligner qu'il en fut ainsi - comment pouvait-il en être autrement? - dès les débuts du Sionisme. Le mouvement suscité par Herzl était à l'origine un mouvement de libération nationale et politique. Bien plus, le fondateur du Sionisme était si pressé de rassembler le peuple juif sur une terre qui serait bien à lui, et si peu focalisé par la Terre de la Bible, qu'il était prêt à accepter n'importe quel territoire pour réaliser son propos. (Quand on sait qu'il fut sur le point d'accepter l'Ouganda, on reste songeur devant l'humour de l'Histoire!). En fait, c'est l'espérance traditionnelle des communautés d'Europe Orientale et la nostalgie séculaire des amants de Sion qui a fourni au Sionisme le dynamisme qu'il lui manquait. Comme une houle puissante et profonde, elles en ont ramené le courant vers Jérusalem, vers «Eretz», la terre des ancêtres.

Ainsi, une fois encore, nous nous trouvons devant une synthèse complexe ou plutôt une unité paradoxale en laquelle se rejoignent deux éléments : un espoir humain et national, une espérance religieuse et mystique. J'ai été heureux de trouver une confirmation de cette perception qui me paraît fondamentale dans une conférence que notre ami Zvi Yaron a donnée récemment, à la Fraternité œcuménique, sur la dimension proprement juive de l'espérance dans le Sionisme. Certes, on peut utiliser pour s'y retrouver la différence entre espoir (expectation) et espérance

(hope), à condition, ici encore, de «distinguer sans désunir» et de bien marquer que tout le paradoxe - il faudrait dire : tout le mystère — est justement la présence de l'une dans l'autre. L'espoir terrestre apparaît ici comme la réalisation, au sens fort du mot, de l'espérance fondée sur Dieu, ceci dans la force et l'élan d'un même mouvement qui trouve son unité à un niveau beaucoup plus profond que leur distinction. On comprend pourquoi j'insistais plus haut sur le fait que le lien du peuple et de la terre au nom du Livre et de la tradition est beaucoup plus profond et plus mystérieux que le simple sionisme politique.

C'est cette même ambivalence, enraciné paradoxalement dans une même mystérieuse identité, que l'on peut observer dans l'existence quotidienne du peuple juif en Israël. Pour aider à la percevoir je recours, ici encore, à un exemple, et j'invite mes interlocuteurs à imaginer ce que serait la réponse de deux jeunes Juifs vivant en ce pays, à la même série de questions concernant leur conscience juive et leur lien avec cette terre. Supposons que nous puissions interroger ensemble un jeune «bakhur Yashiva» (étudiant du talmud) de Mea Shearim, le quartier religieux de Jérusalem, avec son caftan et ses «peoth», et un jeune militant d'un kibbutz «ha-Shomer ha-Tzahir» (jeune garde socialiste). Si nous demandions à l'un et l'autre : Qui es-tu ? Pourquoi es-tu ici ? Que fais-tu? Qu'est-ce que tu espères? Ou'attends-tu de l'avenir d'Israël ?, je suis sûr qu'au niveau du langage leurs réponses seraient énoncées en termes à peu près identiques et avec une égale conviction: «Je suis ici parce que je suis Juif. Parce que je crois à la vocation de mon Peuple. Parce que j'ai lu la Bible. Parce que j'attends la réalisation des promesses que les Pères y ont lues...» Il y a douze ans, dans le petit livre que j'ai déjà cité, j'insistais sur la différence des contextes et des attitudes spirituelles cachés sous la ressemblance des deux discours. J'écrivais alors: «Il s'agit bien chez l'un et chez l'autre, d'une espérance juive, enracinée dans une certaine conscience d'Israël, et cependant on voit combien ces deux espérances sont étrangères. Dans la bouche de chacun de ces fils d'Israël, les mêmes mots : peuple, messie, vocation, tradition, espérance, prennent des significations radicalement différentes. Différentes jusqu'à l'écartèlement... Le paradoxe le plus profond d'Israël est précisément la distension entre ces deux espérances, dans la difficulté de les faire converger». Aujourd'hui, après

deux guerres et tant de crises surmontées ensemble, en dépit de toutes les différences et même des oppositions véhémentes que l'on peut observer au plan des réponses, sur la conscience qu'elles manifestent d'un même entacinement et d'une commune destinée, nationale et religieuse tout ensemble.

On pourrait m'objecter ici, en utilisant l'exemple même que je viens de citer, qu'il y a en Israël aujourd'hui beaucoup de Juifs qui, tel ce jeune kibboutznik, se déclarent non-religieux. Je crains qu'on ne commette à cet égard - une fois encore avec plus ou moins de bonne foi - une erreur fondée sur une interprétation décidément fausse des statistiques. Ceci m'amène, par manière de transition, à dire quelques mots d'une distinction qui me paraît nécessaire et même urgente, lorsqu'on parle de ces choses avec des interlocuteurs chrétiens, à savoir la distinction entre foi et observance.

Certes, il y a en Israël des Juifs religieux et non-religieux. Ces deux tendances partagent le pays. Elles sont numériquement très inégales, mais leur influence est paradoxalement en raison inverse du nombre de leurs adeptes, à cause des interférences politiques, sans doute (le gouvernement de coalition a besoin des quelques voix des partis religieux pour assurer sa majorité), mais aussi parce que l'élément proprement religieux constitue la donnée primordiale de la vie juive, la voie de la tradition, de la fidélité et de la sécurité. On peut évaluer en gros à 20% le nombre des Juiss religieux, c'est-à-dire pieux et observants, et à 80% la masse dont la couleur «religieuse» est extrêmement difficile à préciser, car il y a une multitude de manières de considérer la Loi et de la pratiquer.

Méfions-nous cependant de donner à cette opposition entre religieux et non-religieux la signification que nous lui accordons spontanément dans la tradition chrétienne. Il subsiste en effet, entre Juifs et Chrétiens, un malentendu à propos du mot religion. Il faut prendre garde au fait qu'en ce domaine nos catégories ne sont pas les mêmes. Faute d'y être attentif on risque de commettre un contresens grave. L'opposition n'est pas ici entre des croyants et des incroyants, mais plutôt entre des observants et des non-observants. Cette précision est importante car le Judaïsme est moins une orthodoxie qu'une orthopraxie: il importe, certes, de croire au Dieu unique, mais il ne s'agit pas tant d'élaborer une théologie que de pratiquer un nombre plus ou moins grand de commandements.

Il y aurait sur ce point beaucoup à dire. Contentons-nous ici d'observer que ce serait une erreur d'interpréter l'agacement croissant des «non-religieux» à l'égard du jeu politique des partis religieux ou de l'influence du rabbinat comme le signe univoque d'une perte de la foi. On pourrait, en un sens, y découvrir tout le contraire. On pourrait schématiser la situation religieuse en Israël en disant que les options s'y partagent entre «une observance sans foi» et «une foi sans observance». C'est bien entendu une caricature et comme toutes les caricatures elle simplifie à l'excès la réalité. Elle comporte cependant une certaine part de vérité. Il arrive, en effet, qu'on rencontre de l'observance sans foi. Ainsi, l'un de mes collègues, à l'Université, se déclare panthéiste dans ses cours. Ce n'est pas, pour sûr, la foi d'Israël! Et cependant, pour rien au monde il n'allumerait une cigarette le jour du Shabbat. C'est pour lui une question de fidélité, d'appartenance à un peuple et à une tradition. En revanche, il arrive bien souvent qu'après tel ou tel cours sur le Dieu de Platon, le Premier Moteur d'Aristote, l'argument de Saint Anselme ou l'illumination augustinienne, des étudiants viennent me voir et me disent : «Je ne suis pas religieux, mais». Certes, ils ne sont pas «religieux» parce qu'ils ne pratiquent pas la loi, ils roulent en auto le jour du Shabbat et mélangent sans vergogne la viande et le lait, mais la profondeur même de leurs questions montrent qu'ils ont l'âme ouverte à Dieu, qu'ils sont en recherche d'un absolu, ce qui est bien la première condition de la foi.

En citant ces exemples, je ne prétends pas juger la «religion» de l'un, en dépit de sa mal-croyance, ni mesurer la foi de l'autre, en dépit de son libéralisme. J'entends simplement attirer l'attention sur la présence, chez l'un et chez l'autre, d'une référence à Dieu.

C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de la dimension religieuse de l'identité juive, je crois qu'il est plus juste de parler de la Présence de Dieu à l'existence juive.

L'ELECTION ET LA SOLITUDE D'ISRAEL

Je n'entrerai pas ici dans le débat, délicat et difficile, qui divise les théologiens chrétiens au sujet de la permanence même de l'élection. Le peuple juif est-il encore le peuple élu maintenant que le Christ est venu? Quelle que soit la réponse que l'on donne à cette question, ce qui est sûr c'est qu'à l'origine Israël a été choisi et constitué comme peuple de Dieu et qu'il ne peut pas ne pas porter dans son être même la trace de cette prédilection.

Il importe de réfléchir sur l'élection, sa nature, ses conséquences dans l'âme et dans le destin Juifs et aussi sur ce que j'appelais il y a un instant l'envers de l'élection, à savoir la paradoxale solitude en laquelle l'élection introduisit Israël. Ceci dit - et ici tel ou tel de mes amis juifs ne sera peut être pas d'accord — il importe de faire comprendre au chrétien qu'il doit admirer et se réjouir de cette singularité qui est la conséquence de l'élection, car loin d'être une vocation fermée sur ellemême elle est en droit un modèle pour toute aventure spirituelle, c'est une destinée exemplaire ouverte à l'universalité.

Considérons d'abord l'aspect positif des choses: la solitude privilégiée — faut-il dire aristocratique? — en laquelle l'élection introduit Israël. Pour en comprendre la richesse, il suffit de rappeler trois faits initiaux qui conditionnent l'essence même du judaïsme et qui sont comme la source ou le fondement de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent.

C'est en premier lieu le fait que la Bible, en dépit de sa destination universelle, est d'abord l'histoire d'un peuple particulier et qu'elle s'adresse d'abord à ce peuple. Les Juifs l'écoutent, la reçoivent, la transmettent, comme la Parole de Dieu à Israël. Ceci donne à la lecture juive de la Bible un réalisme

et une urgence où se manifeste en acte la conscience de l'élection : ethnocentrisme et théocentrisme tout ensemble. J'ai été frappé, par exemple, durant les jours tragiques de la guerre de Kippour, par la manière avec laquelle nos amis juifs israëliens lisaient Isaïe ou Ezéchiel, animés par une sorte d'interrogation angoissée : «Qu'est-ce que le Livre dit au sujet du destin de notre peuple ? au sujet de Jérusalem ?» Non pas la Jérusalem d'en haut mais la Jérusalem de cette terre en laquelle nous vivons. Sion où le peuple s'est rassemblé. De même, en étudiant à l'Université Hébraïque la pensée des philosophes juifs du moyen âge, j'ai été frappé par le fait que chez tous, Jéhuda Halévi, Maïmonide, Crescas, la première proposition d'une métaphysique juive ce n'est pas l'affirmation «Dieu est» ou «Dieu est cause» obtenue au terme d'une preuve dialectique de l'existence de Dieu, mais l'affirmation originelle : «Dieu a donné la Torah à son peuple sur le Sinaï», certitude tenue tout ensemble par la foi et par la conscience d'identité d'un Peuple qui sait que Dieu lui a parlé.

Cette parole, ce message, consiste moins dans l'enseignement d'une doctrine que dans la proposition d'une manière de vivre, la Torah, et cette manière de vivre est, elle aussi, séparante. Dieu parle, «Shema Israël», «Ecoute Israël», Il appelle. Il propose à son peuple une sagesse de vie qui est la Loi. Il sollicite de son peuple une réponse qui enveloppe toute la vie et dont le détail passe à travers les mitzvoth, l'observance des commandements. Dans un très bel article d'une encyclopédie anglaise sur le Judaïsme, le Professeur Werblowsky montre que toute la religion d'Israël pourrait être entendue comme une réponse au Dieu qui l'a choisi. Ainsi l'élection isole Israël parce qu'elle implique une manière de vivre déterminée. La Torah unifie le peuple, par l'identité du même appel et de la même réponse. Elle le sépare des autres peuples; parce qu'elle l'introduit dans la solitude d'un comportement singulier.

Il faut dire enfin que la manière même dont les Juifs ont gardé ce trésor, l'héritage de la tradition, a été elle aussi séparante. Saisis par cet «estrangement», nous, les Gentils, les avons enfermés dans le ghetto, mais eux, pour garder farouchement leur identité, avaient déjà, selon le conseil des Pères, «construit une haie autour de la Torah».

Ces trois traits suffiraient à mon-

trer qu'il s'agit avant tout d'une solitude positive. Solitude qui, de la part de Dieu, résulte du choix même et qui est entretenue et gardée, de la part du peuple, dans une conscience d'élection. Garder l'identité juive, c'est tout ensemble garder le vrai Dieu, garder la tradition, garder la cohésion du peuple choisi par Dieu.

Considérée de l'extérieur, cette conscience d'élection peut apparaître comme une fermeture et une intolérance. Certes, mais c'est cette garde farouche qui, tout en préservant l'identité juive, a préservé en ce monde l'absolu de la foi au Dieu unique. Nous avons reçu le bénéfice de cette intolérance que les Juifs ont montré, au long des siècles, à l'égard de toutes les formes du paganisme.

Paul Claudel avait admirablement perçu les deux faces de cette solitude intransigeante : d'une part, le refus du monde au nom de l'«inéluctable préférence de Jérusalem» : «Puisque le monde s'organise pour un certain refus à Dieu, c'est lui (Israël) qui sera le refus de ce refus» ; d'autre part, le fait que toute solitude pour Dieu condamne, en ce monde, à l'inévitable isolement. «Pas étonnant que nous génions la société et qu'au bout de quelque temps on ne résiste pas à l'envie de nous flanquer à la porte : we do not belong».

Un chrétien ne peut pas ne pas respecter cette solitude singulière. Comment ne pas se sentir invité à l'attention comme devant la trace d'un destin mystérieux? Il est étrange que cette singularité juive ait été si mal comprise et qu'elle ait été si souvent occasion d'hostilité et de mépris. C'est peut-être parce qu'on n'a pas perçu que l'élection introduisait le peuple juif dans un destin qui, s'il est unique et singulier, est en même temps universel et exemplaire.

Ceci est d'abord vrai de la lecture de la Bible. Je n'entrerai pas ici dans la question immense et difficile des dangers de la typologie ni dans celle des rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament chez les Pères de l'Eglise. Ce que je veux simplement souligner, c'est que la Bible, comme histoire d'un peuple particulier et comme Parole adressée d'abord à ce peuple est en même temps une histoire ouverte à tout homme de bonne volonté et spécialement à tout homme qui partage la foi d'Abraham. On a parfois comparé la Bible à un compte-rendu de psychanalyse, la psychanalyse que Dieu même aurait faite de son peuple : le dévoilement et la cure, l'éclairement et la purification, inlassablement renouvelés, des passions et des réactions d'Israël. Ceci est vrai pour toute conscience juive mais chaque aventure humaine, chaque situation d'humanité peut retrouver dans cette histoire les traits de son propre destin, Psychanalyse si l'on veut, mais psychanalyse divine, pour ainsi dire intégrante et ouverte à l'universel: aventure terrestre d'un peuple, certes, mais qui est en même temps discours divin et histoire du salut pour tout homme prêt à y reconnaître l'image de sa propre destinée spirituelle. Bien plus, on peut dire que la manière même dont ce peuple particulier, avec son élection et sa destinée particulières, raconte, interprète et fait mémoire des événements de son histoire, prend elle aussi, d'emblée, une valeur universelle, exemplaire et intégrante tout ensemble. C'est pourquoi la lecture chrétienne de la Bible peut trouver une règle et un modèle dans la manière selon laquelle la tradition juive a inépuisablement reçu et porté ce message unique.

Singularité en vue d'une exemplarité. Ceci, qui est vrai du destin juif dans son ensemble, reçoit une application toute particulière dans le cas de l'Holocauste. Le caractère horrible et tragique de cet évènement est, lui aussi, absolument unique, mais considéré dans la lumière d'une histoire par l'élection, il devient riche d'une signification exemplaire et d'une application universelle.

Que la souffrance d'Israël ait, comme son destin même, une valeur exemplaire pour toute souffrance humaine, cette certitude est en effet, pour le peuple juif, une conséquence du mystère de l'élection. Ceci invite l'âme juive à donner à toute détresse et à tout malheur de ce monde une signification puisée à celle de sa propre expérience. Georges Steiner a pu dire, en ce sens, que l'Holocauste avait renouvelée, de manière décisive, son regard sur les tragédies de notre temps.

Mais la tradition juive va plus loin. Elle reconnait au destin douloureux d'Israël, en ce qu'il a de singulier et de mystérieux, une valeur pour le salut du monde. C'est dans la Parole de Dieu qu'Isarël trouve son ultime référence et la suprême explication. Chaque fois qu'il a été visité par l'épreuve, le peuple juif, a cherché la lumière pour éclairer les ténèbres de l'heure. Dans le chapitre d'Isaïe qui décrit la passion du Serviteur souffrant, Israël reconnaît son image dans les traits de ce personnage mystérieux et l'Holocauste a été, jusqu'au paroxysme, la tragique réalisation de ce destin ainsi annoncé.

Exemplarité de l'Holocauste à l'égard de toute souffrance humaine et du mystère de la mort. Valeur exemplaire et valeur rédemptrice de la souffrance d'Israël. Ici, plus que tout autre, le chrétien se sent invité à la méditation et au silence. Comment ne pourrait-il se sentir interpellé par un mystère si semblable et si proche de celui qui est au cœur de sa foi!

En fait, parlant à des chrétiens qui viennent à Jérusalem ou qui savent que je vis à Jérusalem, je suis amené le plus souvent à aborder ce paradoxe de la singularité et de l'ouverture universelle du destin juif, à propos d'un problème plus actuel et plus immédiatement saisissable, celui de la signification théologico-politique du retour des Juifs à Sion considéré du point de vue de l'élection.

Il est certain que, pour ceux qui vivent à Jérusalem, tous les détails de l'existence quotidienne, y compris les conflits et les crises, manifestent l'unité, dans la conscience juive, du Livre, du Peuple et de la Terre. Torat Israël. Am Israël. Erets Isarël. Quand j'ai à parler de ces choses avec des visiteurs chrétiens, et quelquefois avec des Juifs plus ou moins oublieux de leur identité, je résume mon expérience par ces trois mots : centralité, sacramentalité, universalité.

Centralité, parce que Jérusalem est au centre de la prière juive, de l'observance juive, de l'existence juive, tout comme elle fut, au long des siècles, le pôle de la nostalgie juive.

Sacramentalité, parce que, pour un Juif, Jérusalem est à la fois, un mystère et une réalité. Cette ville -Jérusalem shel zaav - la Jérusalem d'or, n'est pas seulement le symbole d'une cité céleste, Jérusalem dans les cieux, mais une terrestre cité d'hommes - la ville dont Teddy Kollek est le maire! Elle est tout ensemble la capitale politique de cet Etat et le haut-lieu du Temple au-dessus de laquelle la Shekhinah demeure présente, un champ de bataille historique où l'on s'est battu pour des réalités éternelles, une demeure et un sanctuaire, une ville où sont entremêlés le sacré et le profane, l'humain et le divin, le temps et l'éternité.

Universalité, parce que la vocation de cette ville est d'être à la fois décidément singulière - c'est une ville juive - et cependant ouverte au monde entier, un sanctuaire, donné aux Juifs, mais vers lequel toutes les nations sont invitées à monter.

Dès lors, dans la pédagogie de

Dieu à l'égard de son peuple, telle que nous la découvrons dans la Bible et telle qu'un Juif peut la comprendre, le retour à Sion apparaît comme l'étape préalable et le symbole d'une réalité autrement profonde que la reconquête d'une capitale : c'est le sacrement de la conversion du cœur, la révélation exigeante d'une vocation à la paix, à une ouverture universelle dont Jérusalem est le centre.

A plusieurs reprises, depuis la guerre des Six jours, divers auditoires israëliens, universitaires, kibboutzim, officiers, m'ont demandé de leur dire ce que je pensais, comme chrétien, du destin d'Israël tel qu'il se manifeste dans son histoire récente. Galouth et Geoula, Exil et Rédemption du peuple juif, dispersion et retour à Sion... Comment et dans quelle lumière interpréter ces événements. C'est dans le message d'Isaïe que j'ai trouvé la substance de ma réponse. Aux amis israëliens qui m'interrogeaient sur leur aventure présente, j'ai répondu à peu près ceci:

«Votre retour à Jérusalem n'a de signification que si vous en comprenez et en acceptez toutes les exigences.

Revenir à Jérusalem, ce ne peut être seulement, pour le peuple juif, récupérer la capitale politique d'une nation qui a enfin acquis son territoire et son indépendance.

Revenir à Jérusalem, ce ne peut être, pour l'âme juive, qu'endosser la responsabilité spirituelle d'une vocation qui concerne l'univers entier, son unité, son harmonie, sa paix.

En quoi consiste cette vocation universelle? Quelles en sont les promesses et les exigences?

Vous savez que j'ai, comme chrétien, ma réponse à ces questions. Mais vous, comme enfants d'Israël, dans le meilleur de votre conscience juive, vous devez reconnaître la vôtre. Retour à Sion, retour à Dieu. Pour une âme juive, ces deux mouvements ne sauraient être dissociés. Le chrétien que je suis vous invite à en reconnaître l'exigence. Terrible et grandiose responsabilité, destin mystérieux dont nul ne sait où il vous mènera mais qu'il vous est demandé d'endosser pour être fidèles à vous-mêmes. C'est à ce prix et à ce prix seulement que votre vouloir-vivre de peuple juif trouve sa justification et son sens».

Quand je parle à présent de ces choses, je me sens invité à aller plus loin. Israël a reçu le don de Jérusalem. C'est un cadeau inestimable et une immense responsabilité devant Dieu et devant le monde. Ceci requiert d'Israël une double démarche, et à la limite, une double générosité ou un double dépouillement. Et d'abord, il semble que, revenu dans sa ville, retourné vers son Temple, le peuple juif soit invité à dire à l'univers entier : «J'ai reçu et garde Jérusalem, mais je sais que cette ville ne m'appartient pas à moi seul, j'ai conscience de n'en être que le dépositaire. J'ai reçu Jérusalem et je suis prêt à la donner au monde et à la partager avec tous les hommes de bonne volonté».

Israel le fait certes. Le maire de Jérusalem, Teddy Kollek, dirait avec raison, s'il m'entendait: «Mais telle est justement la situation. Jamais Jérusalem n'a été si bien gardée ni aussi ouverte. Regardez les foules qui y montent et qui s'y mêlent, venant de tous les horizons du monde. Jamais Jérusalem n'a réalisé aussi bien sa vocation à l'universalité».

Certes, mais il semble que le peuple juif soit invité, dans la ligne même de sa vocation, à aller plus loin encore. Comme à tous ceux qui ont reçu beaucoup, il est demandé à Israël de reconnaître la gratuité du don qui lui est fait, dans le moment même où il la propose au monde. A cet égard le peuple de la Bible demeure, dans son destin présent, le modèle de toute destinée spirituelle pour tous les bénéficiaires du don de Dieu. Il lui est demandé d'être capable de dire : «J'ai reçu et je partage le don qui m'est fait» Recevoir, garder, ouvrir, partager le don de Dieu tout ensemble comme un prince et comme un mendiant. Prince parce que mendiant. Bienfaiteur libéral et prodigue parce que tout lui est donné.

Telle est sans doute la signification ultime du retour à Sion et l'exigence qu'elle implique. C'est le modèle du programme de toute sainteté et nous serions bien mal venus de reprocher à Isräel de ne pas l'avoir encore réalisé! Ce qui nous est demandé, à nous chrétiens, c'est d'aider Isräel, par l'amour et par la prière, à jouer dans l'action de grâce et l'humilité ce rôle grandiose et difficile dont nul ne sait en clair ni le terme ni le chemin que Dieu porte dans le secret de son dessein.

Marcel FOUCRON

Marcel FOUCRON, d'Angers vient de s'éteindre après une longue maladie.

Dans sa jeunesse il fut un ardent militant démocrate chrétien : il avait donné son adhésion au Parti Démocrate Populaire et était devenu un des responsables des Jeunesses Démocrates Populaires pour le Maine et Loire.

La Résistance, la Libération le virent au premier rang de ceux qui avaient lutté contre le nazisme. Adhérant du MRP dès l'origine, il fut par ailleurs un des piliers solides du Courrier de l'Ouest, le grand quotidien régional fondé par AMAURY, Charles BARANGÉ, Albert BLANCHOUIN et quelques autres de nos amis.

François DELAPLANCHE

François DELAPLANCHE, qui vient de nous quitter, a été dans tous les domaines exemplaire.

Dans sa vie familiale et dans toutes ses activités professionnelles, politiques, sociales et paroissiales, il a toujours fait preuve d'un total esprit de service.

Il était membre de la section M.R.P. du 6^e arrondissement de Paris.

Ses obsèques ont été célébrées le 23 Novembre à S^t Sulpice en présence d'une nombreuse assistance.

A sa femme et à tous les siens nous adressons nos très sincères condoléances.

Un nouveau livre du premier Président du M.R.P.

par Ch. MELCHIOR de MOLENES

docteur d'Etat, lauréat de l'Academie française et de l'Académie des sciences morales et politiques

Successeur, sous la Coupole, de mon regretté ami Wladimir d'Ormesson - comme lui, grand politique et grand écrivain, Maurice Schumann, de l'Académie française qui présida de 1945 à 1949 le M.R.P. naissant et triomphant a emprunté le titre de son livre : Une grande imprudence, achevé aprés les législatives de mars 1986, à une remarque de Georges Bernanos, un des auteurs de sa jeunesse; "Il n'y a peut-être pas d'honneur à être français, mais il y a une grande imprudence à ne pas l'être".

Ce nouveau volume de l'actuel président de la commission culturelle du Sénat groupe, sous trois rubriques, relatives aux institutions et à la politique intérieure, aux questions étrangères et internationales, enfin à des sujets plus littéraires et philosophiques, des articles de l'auteur parus en 1981 -pour l'un d'eux - et de 1984 à 1986, dans la revue des facultés catholiques de Lille - où l'ancien chef du quai d'Orsay a une chaire - Ensemble, dans Historia et surtout, dans la Revue des deux mondes, dont il est devenu - y collaborant, du reste, antérieurement de longue date - le principal chroniqueur depuis la mort de l'ambassadeur et ministre Gaston Palewski, de l'Académie des beaux-arts.

Dans Une grande imprudence, le compagnon du Général traite, d'abord, de "l'actualité du gaullisme" et du danger des régimes faibles, de la question de la "nouvelle pauvreté" - dès novembre 1984, des propositions ayant, alors, été présentées, en la matière, par les députés Pierre Méhaignerie et Adrien Zeller - et de divers sujets constitutionnels. Le porte-parole de ce qui fut la France libre évoque, 40 ans après le débarquement du 6 juin 1944, à l'été de la Libération, médite sur la victoire de 1945 - celle dont W. Chuchill traite, dans ses Mémoires, sous l'intitulé, hélas exact de "triomphe et tragédie" - Il s'interroge, ensuite sur la Pologne de Lech Walesa et la doctrine de son groupe sur l'évolution soviétique, depuis son premier voyage à Moscou, en 1935, comme envoyé spécial d'Havas, (ancétre de l'Agence France-presse) jusqu'à l'ère de Gorbatchev; sur l'initiative de défense stratégique, couramment qualifiée de guerre des étoiles. Puis il examine divers concepts : dialectique du pluralisme et de la violence, terrorisme, solidarité, liberté, humanisme et Méditerranée. On y retrouve le philosophe patenté que fut, à ses débuts, le futur romancier du Concerto en ut majeur.

Ouverte par un avant-propos de 1986 sur les perspectives de la législature commençante, Une grande imprudence intègre, in fine, des textes sur l'actualité de Victor Hugo, à l'occasion des cent ans de sa mort, sur André Maurois et son illustre professeur Alain - à chacun desquels Maurice Schumann a été très lié et sur les avis de François Mauriac - préfacier de son livre de jeunesse Le Germanisme en marche, et qu'il a bien connu personnellement aussi - concernant la Constitution de 1958.

Le présent volume s'achève par un essai sur l'attitude de ce qu'il nomme les "figures de proue" vis à vis des idées religieuses. Sa péroraison est extraite de la 1ere épître de Saint Jean : "Si mon cœur me condamne, Dieu est plus grand que mon cœur". Les préoccupations métaphysiques et morales qui inspirent ces pages de conclusion sont d'une actualité permanente, parce qu'éternelle : sans le répéter, la fin d'une grande imprudence fait songer à cet égard au livre Angoisse et certitude, peut-être le principal de Maurice Schumann. Il lui avait valu, voici bientôt 10 ans, le Grand Prix catholique de littérature - avant son obtention du prix Aujourd'hui en 1980 et du prix du Mémorial napoléonien en 1984.

Au terme de ses investigations, Une grande imprudence rend un hommage mérité à Thomas More, homme d'Etat et publiciste anglais martyrisé sous Henri VIII et, de nos jours, canonisé par Pie XI. Cette éminente figure du catholicisme intellectuel et de la Renaissance, modèle du chrétien en politique, est, en France au moins, injustement oubliée. L'auteur du Rendezvous avec quelqu'un a raison de remémorer à nos contemporains ce cas, qui n'a rien perdu de sa vertu exemplaire.

MOTION SUR LES MANIPULATIONS GENETIQUES

adoptée à l'unanimité par le Bureau exécutif national de la Démocratie chrétienne

la Démocratie Chrétienne, instruite des récents développements de la génétique et de l'embryologie, s'inquiète des dangers que les nouveaux modes de procréation peuvent faire courir à l'humanité s'ils ne sont pas précédés d'une réflexion morale.

Sans prétendre émettre un jugement sur les personnes qui pratiquent ces modes de procréation, il lui semble qu'un cadre juridique doive être proposé par la Communauté Européenne qui permette d'éviter des débordements pouvant porter atteinte aux droits et à la dignité de la personne humaine.

Lui paraissent licites les méthodes qui visent à faire advenir à sa pleine fécondité la relation d'un couple, ou à en corriger les erreurs génétiques.

Par contre, elle met en garde contre les dangers pour l'enfant à naître, le couple et la société, des modes de procréation à partir de gamètes extra conjugaux, ou de même sexe, ainsi que les méthodes de congélation ou de sélection.

Elle demande d'interdire toute pratique à visée commerciale ou expérimentale qui prenne l'embryon comme un objet sans aucune vision de sa spécificité de devenir humain intégral.

Tout particulièrement, la Démocratie Chrétienne insiste sur la nécessité de préserver l'aspect profondément relationnel de la sexualité et de la procréation humaine qui ne peut être réduite à une simple fécondation animale sous peine de profonde aliénation.

Elle demande que soit exigée une surveillance rigoureuse de la compétence et de la pratique des médecins et chercheurs spécialisés en ce domaine, pour éviter le péril d'une déshumanisation de leur art et de la société.

L'objectif demeure : « Construire l'Europe politique »

CAEN - L'ancien président du Parlement européen, M. Pierre Pflimlin, était l'invité, vendredi soir, de France Forum 14, à l'université de Caen. De nombreuses personnalité caennaises étaient présentes, mais la plus grande partie de l'auditoire de 500 personnes était composée d'étudiants en droit et en sciences économiques. Ouvrant la soiréedébat, l'adjoint au maire de Caen M. Denizot a rappelé l'itinéraire de l'invité: président national du MRP (Mouvement républicain populaire), président du Conseil (jusqu'en mai 1958), maire de Strasbourg, ministre sous De Gaulle et président du Parlement européen de 1981 à 1986.

Fervent défenseur de «la démocratie chrétienne et de la paix», Pierre Pflimlin a brossé le tableau de la construction européenne depuis le projet de Robert Schuman, insistant sur les différents programmes en cours et sur les nouvelles difficultés rencontrées depuis le début de la crise. «C'est la préoccupation majeure du Parlement européen. Mais il ne faut pas mettre en cause l'Europe, il faut incriminer la non-Europe», explique t-il, citant Michel Albert.

Pour Pierrre Pflimlin, l'abolition des frontières européennes en 1992 est une nécessité pour faire front aux «attaques japonaises et américaines». Elle ne peut que stimuler les petites et moyennes entreprises.

Et les risques d'être envahis par les produits allemands ou autres ? «Un sondage effectué auprès des industriels de ma région révèle que 70% d'entre eux estiment qu'il y a plus de chances que de risques pour l'économie française», argumente l'ancien président. Il insiste sur le fait que «318 millions d'Européens font le poids» face aux adversaires.

Pierre Pflimlin a rassuré l'assemblée au sujet du problème des différentes normes et de la protection de l'environnement : «Il faut réduire progressivement les différences de normes entre les pays-membres d'ici 1992. La protection du consommateur doit être réelle. Il n'y aura pas de nivellement des taux par le bas, bien au contraire. Le Parlement est très sensible aux problèmes de sécurité et de pollution», a-t-il rappelé.

A une question portant sur les discordances politiques, l'ancien président a répondu que c'était là la plus grande préoccupation de la Communauté. «Un mouvement en avant ne peut être décisif qu'avec une démarche politique commune, Robert Schuman s'était donné comme objectif une unité politique : construire les États-Unis d'Europe. Nous avons essuyé notre premier échec avec le rejet de la CED (Communauté européenne de défense). Aujourd'hui l'Europe politique est plus que jamais d'actualité», a conclu P. Pflimlin.

(publié dans Ouest-France)

Pierre MEHAIGNERIE, ENFIN!

André-François MERCIER

Le grand défaut du C.S.D. jusqu'à une date récente résidait dans le fait qu'il était inconnu du grand public, le sigle U.D.F. englobant divers groupes politiques et cachant systématiquement l'appellation C.D.S. Il est temps de réagir. D'abord parce que certains partenaires de l'U.D.F. sont de plus en plus encombrants. D'autre part, parce que si nos amis Démocrates Chrétiens veulent un jour jouer un rôle politique, il est temps qu'ils s'affirment sous leurs vraies couleurs.

Au cours de l'«Heure de Vérité» du 2 novembre 1987, les télespectateurs ont découvert un homme politique nouveau, qu'ils n'avaient pratiquement jamais vu et qu'ils ont plébiscité à 65%. Pierre MEHAIGNERIE, égal à lui-même, a enfin pu faire apprécier ses véritables qualités. Pendant toute la durée de l'émission et sur l'ensemble des questions traitées il a su «faire passer le courant» en s'exprimant avec

une grande simplicité et très clairement, même sur des sujets compliqués.

Il a aussi montré sa compétence en ouvrant largement ses dossiers et en répondant complètement, sans jamais faire appel à la «langue de bois». Cela a permis à l'opinion de juger avec grande sympathie et sans lassitude un homme politique nouveau dont le langage était différent dans la forme de celui entendu habituellement.

Son discours fut également différent dans le fond, car il a été facile de reconnaître très vite son inspiration centriste, c'est-à-dire loin de toute forme de combat inutilement agressive, attachée à ne jamais dissocier l'économique et le social et cependant décidée à ne jamais perdre de vue nos principes conducteurs.

Notre souhait : que Pierre MEHAIGNERIE, après cette première apparition, n'oublie pas de revenir s'expliquer face aux millions de télespectateurs. Cela sera plus efficace que dix réunions publiques et il pourra marquer la différence de ton entre notre discours et celui de tous les autres.

C'est le seul moyen de faire passer efficacement notre message. Ne soyons plus timides. Ayons conscience de l'enjeu pour l'avenir de nos idées.

LOUIS LEPAGE

Dans notre dernier numéro, nous avons rendu compte de la cérémonie au cours de laquelle la Légion d'Honneur a été remise à notre ami Louis LEPAGE, maire-adjoint de Nogent sur Marne.

Précisons que c'est la rosette d'officier de la Légion d'Honneur que notre ami a reçu des mains du Président du Sénat.

La Tsar war soviétique contre la star war américaine avance soviétique dans la guerre des étoiles

Suzanne LABIN

On abuse l'opinion quand on déclare que les Etats-Unis sont plus avancés que l'Union Soviétique dans la guerre des étoiles, c'est-à-dire dans l'édification d'un bouclier défensif situé vers les étoiles, appelé Initiative de Défense Stratégique (IDS) aux Etats-Unis, et bouclier cosmique (PKO) en U.R.S.S. C'est le contraire qui est vrai. Les Soviétiques y travaillent depuis vingt ans. Leur programme de défense, selon Caspar Weinberger, est bien plus ambitieux que celui des Etats-Unis. La très sérieuse revue Impact (Genève, juillet 1986) titre : «Star Wars - Les Russes sont prêts».

Déjà en 1980, les services américains de renseignements s'étaient alarmés de l'avance redoutable prise par les Soviétiques dans le domaine des «armes intelligentes», lasers de puissance, canons à particules, radars à longue portée, engins tueurs de satellites. Cela bien que la technologie américaine soit plus avancée que la soviétique. Que s'était-il donc passé?

En 1972 les Américains et les Soviétiques avaient signé le «traité SALT 1 ABM - Anti-Balistic missiles», par lequel ils s'engagent à ne pas construire de systèmes **défensifs**, pour mieux laisser jouer la M.A.D. (Mutuelle Destruction assurée). Or, **en violation de ce traité**, et contrairement aux Américains qui avaient démantelé leur défense militaire pour le respecter, les Soviétiques avaient déployé un écran **défensif** redoutable. En voici des preuves :

- 1. L'Union Soviétique possède le seul système opérationnel qui soit au monde de défense ABM pour détruire les têtes nucléaires ennemies au moment de leur rentrée dans l'atmosphère, et qui assure la protection de Moscou avec 100 rampes de lancement d'anti-balistiques missiles (systéme Super-Galosh).
- 2. L'Union Soviétique possède de tout nouveaux missiles sol-air SA-10 et SA-12 à vocation anti-missiles, et le missile mobile S 25 à dix têtes.
- 3. Les bases secrètes de Sary Shogan, de Semi Palatinsk, de Puskine, etc. abritent de puissants canons à lasers rouges et bleus. Le professeur Velikov, «pacifiste» de service, est le patron du programme des armes à rayonnement (d'où son surnom de Tsar du laser); des faisceaux à particules, qui peuvent libérer en quelques millionièmes de seconde, l'énergie de la foudre; et des plasmas, gaz comprimés qui peuvent atteindre une température de millions de centigrades.
- 4. L'Union Soviétique dispose d'un système d'alerte précoce le plus important du monde : 7.000 radars de défense aérienne au sol, 6 radars qui couvrent un arc immense de la péninsule de Kola jusqu'au Caucase... Près de Krasnoiarsk

se trouve un radar géant transhorizon de détection et de poursuite de missiles balistiques (toujours en violation du traité ABM).

5. L'Union Soviétique a déployé une défense passive impressionnante dont des abris durcis où peuvent prendre place des dirigeants du gouvernement, du parti communiste, des usines travaillant pour la Défense Nationale, les Etats Majors militaires... En regard, la défense passive américaine est dérisoire et la défense française nulle.

Les Soviétiques, quand ils jettent l'anathème sur l'IDS, ressemblent à ces pyromanes qui crient «au feu», la torche à la main. Car si une course aux armements défensifs dénommée Guerre des Etoiles va avoir lieu entre les deux Grands, c'est bien l'Union Soviétique qui l'aura lancée la première.

Avance soviétique dans les satellites tueurs de satellites.

Environ trois mille satellites ont été lancés autour de la terre, 80% à vocation militaire: satellites d'observation, espions, de navigation, d'alerte, d'intervention. La technologie est devenue si sophistiquée que la presque totalité des systèmes de communication se trouve aujourd'hui dans l'espace. Or, fabriquer des armes capables de détruire les satellites de son adversaire, permet de le rendre sourd et aveugle, donc d'annihiler son aptitude à communiquer instantanément avec qui et où que ce soit au monde. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les patrons du Kremlin veuillent se réserver cette capacité majeure et saboter les programmes anti-satellites des Américains.

Des tueurs de satellites ASAT et Kosmos 1379 sont capables de détruire des satellites américains en orbites basses. Un satellite tueur de satellites de trois tonnes a été lancé par une roquette soviétique de renfort SS9. Pour avoir un satellite tueur de satellite opérationnel du côté américain, il faudra attendre 1990. L'Union Soviétique possède aussi des installations de lasers au sol capables de perturber les circuits des satellites occidentaux. A l'heure actuelle, les Soviétiques peuvent rendre les communications, donc la défense américaine, en partie sourdes et aveugles, mais l'inverse n'est pas encore possible. Selon Weinberger, le système soviétique anti-satellite a été testé 18 fois. Il est pleinement opérationnel, tandis que le système anti-satellite américain, quoique déjà conçu, n'est pas testé.

Une vieille règle militaire de tous les temps fut de tenir les **points hauts** pour dominer l'ennemi. Hier les points hauts, c'étaient les collines, les murailles, les donjons. Aujourd'hui, c'est l'espace. Qui ne tient pas l'espace ne tiendra pas la terre.

(suite page 12)

LA TSAR WAR SOVIETIQUE CONTRE LA STAR WAR AMERICAINE AVANCE SOVIETIQUE DANS LA GUERRE DES ETOILES

(suite de la page 11)

La Défense américaine prise au piège de SALT 1

Afin d'honorer la signature du traité SALT 1-ABM de 1972, le ministre de la Défense Mc Namara avait ordonné que le système ABM américain comportât des failles pour le rendre moins performant contre les forces soviétiques. Ce fait, rapporté par Donald Brennan (expert en Défense), est confirmé par le général Daniel Graham ex-chef de la Défense Intelligence Agency, qui révèle : «Nos missiles Minuteman et Polaris-Poséidon avaient été fabriqués de façon à ne pas menacer les missiles soviétiques... Aucun ne possédait suffisamment de portée, de performances et de précision». David Packard, secrétaire-adjoint à la Défense, déclarait au Comité des Affaires Extérieures du Sénat «qu'on avait délibérement pris la décision de ne pas accroître la précision des MIRV (ogives multiples) alors que c'était tout à fait possible».

John Collins, de la Bibliothèque du Congrès, donnait ces précisions: «En 1960 les Etats-Unis avaient déployé 4.400 missiles sol-air pour protéger leurs villes et installations militaires. En 1980 ils avaient été retirés... La force d'interception militaire avait été réduite de 2.700 à 273 avions... Les radars de défense avaient été réduits à 85 stations... Bref, la protection du peuple américain et les moyens de riposte à une attaque nucléaire

UN DOCUMENT DE TRAVAIL ET DE REFLEXION

Compte-rendu du XXII^{eme} colloque national du syndicat central d'initiatives rurales, a l'Abbaye de St. Benoît sur Loire ascension 1987.

DÉCENTRALISATION ET FÉDÉRA-LISME, avec Jean ORDNER, Dominique MAGNANT, Pierre FAUCHON, Père ROGUES, Frère MARIE, Antoine BUISSON, CLAUDIUS-PETIT.

«Un livre de chevet», de 81 pages et photos de Claudius-Petit, a écrit André BETTENCOURT.

Franco 130 Frs - CCP Paris S.C.I.R. 699-01 K ou par chèque bancaire au S.C.I.R., 4 passage Olivier de Serres 75015 Paris - Tél. 48 28 04 40.

soviétique étaient nuls en 1980». (Stanton Evans, National Review, 14.3.86).

Tout cela est confirmé par Brian Crozier, ex-directeur de l'Institut d'Etude des Conflits de Londres. Il rappelle que le président Carter déclara en 1978 que la bombe à neutrons, arme nucléaire purement défensive, ne serait pas fabriquée. Que Carter réduisit volontairement la portée des missiles de croisière afin qu'ils n'atteignissent pas le territoire soviétique depuis des bases ouest-européennes - qu'il réduisit la fabrication des bombardiers supersoniques B1. C'étaient là des cadeaux gratuits à l'ennemi.

Depuis l'arrivée de Ronald Reagan, ce retard a été en grande partie rattrapé. L'avance américaine se situe surtout dans l'informatique et l'optronique. Toutefois la catastrophe de Challenger, suivie de l'explosion des fusées Titan et Delta Thorn puis l'échec de la fusée Ariane, font que ce jour où j'écris, l'Occident n'a plus de lanceurs pour mettre en orbite les satellites indispensables à la défense du monde libre.

La Tsar War soviétique contre la Star War américaine.

La survie du peuple américain, et par conséquent des peuples européens, dépend de la capacité américaine de mettre knockout les yeux et les oreilles des satellites soviétiques, avant que les Soviétiques puissent mettre knock-out les yeux et les oreilles des satellites américains. C'est pourquoi les patrons soviétiques imposent comme priorité à toutes leurs conférences de désarmement le gel de «la Guerre des Etoiles», c'est-à-dire des systèmes de défense américains, pendant qu'euxmêmes continueront en grand secret à fabriquer de plus en plus de tueurs de satellites et de tueurs de missiles. Et cela sous le couvert d'un beau traité que ces nigauds d'occidentaux respecteront, comme ils l'ont toujours fait de tous les traités, pendant que le Kremlin le transformera en un chiffon de papier, comme il l'a toujours fait de tous les traités (Yalta, Helsinki, SALT-1 ABM, Accords de Paris, Salt-2, etc...).

C'est alors que le monde libre, déjà sourd et aveugle mentalement, le deviendra physiquement!

Les Soviétiques ont toujours donné la priorité à la **présence permanente** dans l'espace, qu'ils ont dûment testée avec les Salyout-Soyouz. Ils vont consolider cette politique avec le lancement de deux supernavettes spatiales types K/RAM-R. Ils projettent de lancer 15 navettes spatiales, dont 7 plus grandes que celles des Américains et 8 avions spatiaux plus petits mais armés. Plus la station spatiale Cosmograd, la ville du cosmos. Ainsi ils s'apprêtent à battre les Etats-Unis sur un terrain où ceux-ci étaient fortement présents.

Le plan mortel qui se cache derrière le sourire de Gorbatchev c'est la mise en action de sa guerre des étoiles «Star war» si redoutable que le Pentagone la surnomme «Tsar war».

Plaise au ciel que ce rêve des Bolchéviques ne devienne pas le cauchemar des hommes libres.

A NOS LECTEURS

Dans chaque exemplaire du «M.R.P. vous parle» l'imprimeur insère un bulletin d'adhésion ou de renouvellement de cotisation ou d'abonnement. Bien entendu ce bulletin ne concerne pas ceux qui nous ont déjà adressé cotisation ou abonnement.

Beaucoup l'ont déjà fait pour 1987. Nous les en remercions très chaleureusement et espérons que d'autres voudront bien les imiter.

